

RAINALD GOETZ
Dekonspiratione

11 août 1999

Le jour de l'éclipse de soleil, je me tenais le soir sur la Marienbrücke, appuyé contre la rambarde, pour lire. Derrière à l'ouest, d'où vient le canal du Danube, la ville s'ouvre à cet endroit sur une chaîne de colline en courbes particulièrement douces, et au-dessus luisait le ciel du soir. Ambiance mélodique. De Schwedenplatz, les gens arrivent en couples ou petits groupes, il y a là un glacier célèbre, et les soirs d'été l'amour devient réel, et on flâne, une glace à la main, se concerte avec l'être proche, aux côtés duquel on marche, peut-être même pour de longues années. À l'arrivée de la mi-août, les jours deviennent doucement plus courts, le soir arrive plus tôt, et on se souvient subitement que l'été qui vient juste de commencer, au mois de mai, commence déjà à décliner, qu'il faudra bientôt dire adieu au sommet de l'année. J'ai regardé dans mon livre, j'ai regardé vers Leopoldstadt où, comme une ruine, théâtralement, une construction brute en béton pointe fraîchement et nue vers le haut, un immeuble en devenir, construit là au milieu d'autres immeubles de bureaux, sur la rive, j'ai regardé les visages des passants, comme ils me regardaient, et les pensées allaient en se balançant.

Auparavant, j'avais regardé le spectacle des nuages au-dessus du centre, depuis le Stubentor, couleurs les plus douces, formes monumentales, bas et près, menaçantes, corps en mouvement s'approchant avec puissance, opaques, gigantesques. Si on n'avait jamais vu de nuages, si le ciel avait toujours été vide, et que soudain il y ait des nuages, on ressentirait probablement une sensation tout aussi bouleversante et incroyable que lors de l'éclipse du soleil. La vitesse, la violence de l'obscurité soudaine, le spectacle terrestre des horizons rayonnant autour, en bas à gauche scintillement des lumières de la zone industrielle de Unterwart. Déjà fini, folie pure. Après, à la maison, à la télé, quand arrivèrent les reportages DU MONDE ENTIER, je me tenais encore une fois là, bouleversé et les larmes aux yeux, pour le revoir encore une fois, pour entendre beaucoup d'autres, qui l'avaient vu aussi, comment ils l'avaient vu, l'arrêt de respiration qui avait foncé par-dessus la terre aujourd'hui, la nuit de quelques secondes.

Et comment se fait-il que tout ce qui concerne les nuages, le ciel, le soleil et les étoiles nous touche autant. À cause de la séparation de tout événement terrestre, ça a un effet particulièrement intense sur l'âme. Peut-être aussi parce qu'elle aussi se sent séparée de l'existence corporelle sur terre, venant de là, oui, mais toujours rien que l'effleurant, jamais elle n'arrive à atteindre la frontière de son origine. Elle n'est pas vie, mais intention, âme pensée comme totalité de tout ce qui est intention, comme genre spécial de la conscience normale de se voir soi-même. Sa transcendance

immanente, le savoir de la conscience qu'il y a encore autre chose, en dehors d'elle, l'électricité, du point de vue purement matériel, les flots des ions à l'intérieur des cellules du cerveau, leur vie, concrète, les schémas d'excitation, les éclairs et le scintillement, les orages permanents, qui tremblent autour du globe intérieur de chaque cerveau comme autour d'un monde réel, tout cela, tout ce qui est terre pour l'âme, le corps auquel elle doit la vie et qu'elle ne fait que deviner, dans son intranquillité fondamentale, est invité, par le regard sur les nuages, les vents, un avion, un oiseau qui traverse les airs droit comme une flèche, à la prise de contact avec ce qui est réellement extraterrestre, et qui meut l'âme avec confiance, la touche, l'apaise, l'approuve. On regarde dehors et voit une étendue à laquelle, on le sent, quelque chose en soi correspond. Et pendant ces pensées, la nuit était doucement tombée.

extrait de *Dekonspiratione*, texte français Christine Seghezzi (inédit)
Dekonspiratione, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 2000